

ELENA-BRÂNDUȘA STEICIUC
 Universitatea „Ștefan cel Mare” Suceava

***Pélagie-la-Charrette : dimension réaliste
 et dimension symbolique de l'exode acadien vers la terre natale***

« On empilait déjà les familles dans les goélettes, jetant pêle-mêle les Leblanc avec les Hébert avec les Babineau. Des marmots issus de Cormier cherchaient leur mère dans la cale des Bourg qui huchaient aux Poirier d'en prendre soin. D'une goélette à l'autre, les Richard, les Gaudet, les Chiasson tendaient les bras vers les morceaux de leurs familles sur le pont des autres et se criaient des "prends garde à toi !" que la houle emportait en haute mer. ...Ainsi un peuple partit en exil ». (p. 18-19)

Le Grand Déménagement ou *Le Grand Dérangement*, comme on appelle cet épisode tragique de l'histoire du Canada au XVIII^{me} siècle a été une déportation massive des habitants de l'Acadie, région de la Nouvelle-France, cédée par la France à l'Angleterre, à la suite du traité d'Utrecht (1713). Les historiens s'accordent à considérer que l'empire colonial britannique, en expansion à cette époque-là en Amérique du Nord, visait la neutralisation des Acadiens du fait qu'ils constituaient « une menace au cœur même du territoire anglais ». ¹

Par conséquent, l'idée d'une dislocation en masse de la population française prend contour après 1747 et elle sera mise en pratique entre 1755 et 1762 sous le gouvernement de Charles Lawrence ; selon lui, les habitants de cette région, qui n'ont pas prêté serment d'allégeance à la Couronne britannique, sont un obstacle à la colonisation (car ils possèdent les terres les plus fertiles) et, en plus, ils n'apportent rien aux marchés anglais, préférant ravitailler les établissements français.

C'est à la suite de la justification juridique, donnée par le juge Jonathan Belcher, que commence en septembre 1755, avec l'accord tacite de Londres, la dispersion à grande échelle de cette population, transportée en plusieurs bateaux vers la Louisiane, les Antilles ou bien l'Europe ; parmi les premiers visés, les habitants de Grand-Pré, mais aussi ceux de Beauséjour, de Port-Royal : en tout, 6000 à 7000 âmes pour la seule année 1755, ayant comme conséquence le morcellement des familles, la maladie et la mort, corollaire bien connu de l'exil.

Deux siècles et demi après cette tragédie qui ne diffère pas beaucoup d'un génocide, paraît aux Editions Grasset le roman *Pélagie-la-Charrette* (prix Goncourt 1979), œuvre épique aux structures complexes, considérée par James de Finney « une véritable synthèse populaire et moderne de la vision du monde d'un peuple » ².

¹ J. Lacoursière, Jean Provencher, Denis Vaugeois, *Canada – Québec Synthèse historique 1534-2000*, Québec, Ed. Du Septentrion, 2001, p. 131

² *DOLQ*, (*Dictionnaire des Œuvres Littéraires du Québec*), sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Ed. Fides, 1978-2003, tome VI, p.623

L'auteure, Antonine Maillet³, descendante du peuple qui fut déporté de cette région depuis longtemps disparue des cartes géographiques, y poursuit son projet « de faire passer la littérature acadienne de l'oral à l'écrit, de corriger l'image traditionnelle de l'Acadie et de donner une forme définitive à ses mythes fondateurs ». ⁴

Elle y explore également la problématique de l'exil, en tant que phénomène historique et détail biographique, source de grands tourments existentiels, surtout dans les conditions données : des familles éparpillées par ci, par là, sur le territoire immense de l'Amérique du Nord, où la vie dans les colonies anglaises et sur les plantations de coton n'était pas des plus faciles.

L'histoire du retour d'un groupe d'Acadiens au pays, « par la porte arrière et sur la pointe des pieds » ⁵ est narrée de manière linéaire et deux principales dimensions s'y font jour : la *dimension réaliste* (faits et événements appartenant à l'histoire réelle, qui constituent la toile de fond de la fiction, une toile tout à fait véridique et vérifiable, comme nous allons le prouver dans ce qui suit) et la *dimension symbolique* (cet exode d'un groupe important, d'un « peuple » disséminé depuis la Géorgie, à travers les deux Caroline, à travers une bonne partie de l'Amérique du Nord jusqu'à leur terre natale, confisquée abusivement, acquiert le statut d'un geste récupérateur et il prend souvent des tonalités d'épopée, de *gesta*, chaque personnage devenant un héros digne d'une place dans le panthéon national).

Le fil de la narration, dans la bonne tradition gauloise, est souvent entrecoupé de contes, de souvenirs des déportés qui se joignent au convoi, de rituels divers – mariages, naissances, morts – qui ponctuent le récit, lui donnant une saveur particulière et aidant le lecteur à découvrir des détails de l'imaginaire acadien, en même temps que les tragédies de son passé.

Au cœur de l'histoire il y a une femme dans la force de l'âge, mais belle encore, Pélagie, qui est beaucoup plus qu'un simple personnage déraciné, à la recherche de sa patrie perdue dans méandres de l'Histoire. Pélagie-la-Charrette, héroïne éponyme du roman, se fait un devoir de rassembler les siens et de les diriger, pendant une décennie (1770-1780) vers le Nord, à travers un continent pour la plupart à l'état « sauvage », très peu exploré, sans routes praticables et sans possibilité de ravitaillement.

C'est, avant tout, une femme courageuse et adroite, qui acquiert peu à peu un statut presque mythique, par la sagesse qu'elle accumule, par les sacrifices qu'elle fait au profit de la communauté. Voilà le portrait moral qu'en donne le capitaine Broussard, dit Beausoleil, qui ne peut retenir son admiration au moment de leurs retrouvailles : « Quelle femme, cette Pélagie ! capable à elle seule de ramener un peuple au pays. De le ramener à contre-courant. Car lez courant descendait vers le

³ née en 1929 à Bouctouche (Nouveau-Brunswick), cette dramaturge et romancière a donné des pièces de théâtre à grand succès (*Les Crasseux*, 1958 ; *La Sagouine*, 1971) et plus d'une dizaine de romans, dont il faut rappeler : *Don l'original*, 1972 ; *Le Bourgeois gentleman*, 1978 ; *Cent ans dans les bois*, 1981 ; *La Gribouille*, 1982 ; *Crache-à-pic*, 1984 etc.

⁴ *DOLQ*, tome VI, p.624

⁵ *Pélagie-la-Charrette*, Paris, Grasset, 1979, p. 11

sud, en ces années-là, et Beausoleil avait vu la moitié de son peuple s'y glisser et se laisser emporter vers les Antilles et la Louisiane. Mais voilà qu'il croisait sur sa route cette nuque raide et ce front haut qui osait se dresser devant tous les siens [...] »⁶

Pour arriver à cette Acadie « amputée et meurtrie » Pélagie prend les lourdes responsabilités d'un commandant dont l'armée est tout le contraire d'un vainqueur : plusieurs familles originaires de la même bourgade, une caravane d'exilés, auxquels se joignent « des boiteux, des vieillards, des geignards, des gueulars, des traqués et des abandonnés », tout un peuple en loques, auquel Pélagie sait transmettre, dans les pires moments de désespoir, sa croyance en cette patrie qu'il faut retrouver coûte que coûte, dans un plaidoyer où Antonine Maillet restitue le parler authentique d'une Acadienne illettrée de la fin du XVIII^{ème} siècle : « ... Faudrait vous souvenir itou de la saison des métives avec ses pommiers tant chargés que les nouques des branches en craignent; et la saison des sucres avec sa sève d'érable qui dégouttait dans les timbales; et la saison des petites fraises des bois... ? [...] Vous avez donc oublié le pays que j'ons quitté là-bas ? hein ? »⁷

Voilà donc pourquoi ces Acadiens quittent les colonies anglaises où ils ont passé quinze ans d'exil forcé et commencent un long exode, « comme les saumons », à contre-courant, à travers les années les plus mouvementées de l'histoire du continent. Cela a commencé en Georgie et en Louisiane, en 1770, à un moment où la dispute entre la France et l'Angleterre battait son plein et le sort était favorable à la couronne britannique, où « toute l'Amérique tombait pièce par pièce dans le giron d'Angleterre ». ⁸

Par la suite, durant cette fin du XVIII^{ème} siècle, la charrette du retour arrivera à Baltimore, « en Marilande », « en cette année 1772-1773 » remontant le continent et donnant de l'espoir à « de nouvelles familles, surgies des foins et des roseaux, surgies des cailloux du chemin, ma foi ! », qui « enfourchaient les ridelles et sautaient au cou de leurs parents et compères [...] Des quatre horizons de la Caroline du Nord sortaient des Hébert, des Boudreau, des Ribochaud dit Robin, des Landry, mon doux séminte ! Ceux-là même qui s'étaient alliés par des liens légitimes à la propre famille de Pélagie à Grand'Prée ». ⁹

Après un séjour à Baltimore, où ils découvrent tout un village d'Acadiens « qui portait déjà le nom de French Town, t'as qu'à ouère », l'Histoire avec un grand H barre à nouveau la route et sème d'autres obstacles dans le chemin des anciens déportés et de leurs alliés, les marins du capitaine Beausoleil de la *Grand' Goule*. En 1774, comme on le sait, les colonies anglaises d'Amérique « en mal de liberté et d'indépendance » tentaient de se libérer de la tutelle de Londres. Dans ce contexte, où même la mer « était armée jusqu'aux dents », la jonction de l'infortunée « armée terrestre » et du navire porteur d'espoir n'a plus lieu, tout comme est ratée la rencontre des deux amoureux, Pélagie et le capitaine Broussard, dit Beausoleil.

La nouvelle étape, le voyage vers Philadelphie, a lieu à une époque où « la rébellion commençait à tourner en franche guerre d'indépendance » et on pouvait

⁶ *op. cit.* p. 106

⁷ *op. cit.* p. 107

⁸ *op. cit.* p. 104

⁹ *op. cit.*, pp. 140-141

craindre à tout instant des attaques d'insurgés ou de déserteurs « dans tous les bois et au creux de chaque dune »¹⁰

Et l'été où le « peuple en lambeaux » arriva dans ladite ville fut précisément l'été de 1776, « quant toutes les cloches d'Amérique se mirent à sonner l'Indépendance et la liberté »¹¹ C'est ce qui donne à Pélagie et à son monde un moment de répit et de repos dans leur errance, qui n'a pas l'air de finir bientôt. C'est le moment où des rites s'accomplissent, comme le mariage de Madeleine, la fille de Pélagie, sa continuatrice dans la lignée de femmes de sa famille et dans l'action de restituer aux Acadiens la patrie perdue.

Plus la fin du voyage de retour approche, plus le trajet et les personnages acquièrent une valeur symbolique. En fait, il s'agit d'un exode en bonne et due forme, car, parcourant le continent du Sud vers le Nord, le long de la côte, ces « Acadiens sortis des goélettes du gouverneur Lawrence [...] et garrochés au hasard des anses et des baies » ont bien le droit d'être comparés aux Hébreux, dans leur biblique traversée du désert : « La vie ne s'arrêtait pas de respirer simplement parce qu'elle prend le chemin du Nord, voyons, et n'est pas plus vie au logis que sur la grand-route. Les Hébreux, eux, ont bien traversé le désert. Et puis de toute manière, toute la vie est un voyage, façon de parler ».¹²

Il s'agit d'un voyage en même temps *initiatique* et *fondeur*, car d'une part ceux qui y participent, toujours plus nombreux, font des découvertes à l'extérieur et à l'intérieur de leur propre monde ; d'autre part, par leur exode vers une patrie dont le souvenir devient de plus en plus flou et dont les contours ont disparu des cartes géographiques, ils contribuent à fonder un autre type de communauté, un autre type de patrie : celle qui se trouve dans le cœur et dans les entrailles d'un peuple.

Se rapportant toujours aux personnages bibliques, l'héroïne tient sa promesse de ramener « sa caravane » vers la terre promise au prix de son propre bonheur et elle ne fléchit pas lorsque la capitaine Broussard lui propose la voie des eaux, c'est-à-dire une autre vie ; comme Noé après le Déluge, Pélagie protège ses compatriotes et refuse de les abandonner, au moins tant que cette terre n'est pas encore (re)découverte : « À quoi ça servirait, Beausoleil, d'adouber une branche d'olivier dans le bec si j'avons point de terre où c'est la planter ? »¹³

Un second degré dans la symbolique de ce récit complexe et polyphonique est atteint par l'investissement de certains événements d'une valeur qui transcende le quotidien. Il s'agit de naissances, de mariages ou de morts, autant de rites de passage, qui ponctuent le voyage et grossissent ainsi les perspectives. Beaucoup d'enfants en bas âge ou de vieillards meurent et sont « semés » à travers le continent, comme un tribut payé à ce retour impossible, lors des rudes hivers ou des étés caniculaires, dans les marécages. Surtout les enfants nés dans le Sud, loin des rigoureux hivers acadiens, étaient les plus démunis : « On pouvait les voir s'agripper aux loques de leurs mères ; baisser le front devant le fouet du vent qui leur

¹⁰ *op. cit.*, p. 188

¹¹ *op. cit.* p. 210

¹² *op. cit.* p. 23

¹³ *op. cit.*, p. 116

cravachait la figure ; courber l'échine jusqu'à marcher en diagonale entre ciel et terre ; ouvrir grande la bouche pour aspirer l'air qui filtrait à peine entre la neige »¹⁴

Même la mort de Pélagie, à la fin de l'histoire, aux portes de l'Acadie, est significative du destin de cette femme, dont la stature atteint maintenant des dimensions légendaires ; c'est une mort « annonciatrice de recommencement et de vie. Le groupe d'Acadiens composé au départ de *lambeaux de parenté et de voisinage* est devenu *un peuple*. Il prend la relève et, après cent ans de silence, l'œuvre s'achève à la veille de la renaissance acadienne de 1880. »¹⁵

Autre détail symbolique, Pélagie sera enterrée dans sa charrette de bois, cette charrette qui lui avait coûté quinze ans de champs de coton, « sous le poids du jour et sous la botte d'un planteur brutal », cette même charrette devenue abri, espace-matrice, bref, protectrice de la vie, en perpétuelle compétition avec l'autre, la fantomatique charrette de la mort. D'ailleurs, ce combat perpétuel vie/mort semble constituer un des axes fondamentaux du roman, aussi bien au niveau narratif et symbolique : il suffit de nous rappeler l'épisode de la première naissance dans la caravane, naissance fondatrice, d'une fillette dont le nom – Virginie Cormier – est identique au nom de la dédicataire du roman, la mère de l'auteure ; il suffit aussi de penser à l'épisode des marais de Salem, où la charrette enlisée ne sera sauvée que par les efforts surhumains du capitaine Beausoleil et, dans la dimension symbolique, par la promesse que fait Pélagie à la Mort : sa vie contre celle du capitaine. Car la mort est présente tout le long du voyage, parfois cachée, parfois « visible » et son attirail qui se révèle seulement aux initiés (comme le vieux Bélonie, chroniqueur centenaire) semble être sorti directement des contes celtiques, i.e. une des sources du patrimoine mythique acadien : « Elle est là, bien vivante, noire, sans portières, tirée par ses six chevaux. Bélonie-le-Vieux reçoit en pleine face le grincement de ses roues et le sifflement du fouet qui fend l'air. Elle a déjà abordé le pont, et en fait craquer le bois des travées. Puis elle s'arrête, il entend le geint des essieux ».¹⁶

Un autre noyau narratif, lui aussi imprégné de valeurs symboliques, est l'histoire d'amour impossible, de retrouvailles et de séparations que vivent Pélagie et le capitaine Beausoleil.

Leur rencontre est considérée par Irina Bădescu comme une sorte de « rencontre cosmique » et leur amour est « irréalizable » car il s'agit, en fait, de l'attraction de deux éléments contraires (eau - terre) ou de deux astres (soleil-lune) donc d'une « relation archétypale ».¹⁷ C'est, en fait, l'ancien motif de la relation entre deux êtres provenant de la même souche, entre frère et sœur, donc d'un amour voué à l'échec de par l'interdit qui plane sur lui.

Le capitaine Beausoleil a lui aussi fait le vœu de ramener son peuple vers la terre natale, seulement il le fait par la voie des eaux. Lorsqu'il se met au service de la belle Pélagie, tout comme un chevalier médiéval à genoux devant sa dame, il

¹⁴ *op. cit.*, p. 285

¹⁵ *DOLQ, tome VI*, p. 622

¹⁶ *op. cit.* p. 262

¹⁷ voir *Cuvînt înainte*, p. 13 de la traduction roumaine, signée par Irina Bădescu

donne un air d'amour courtois à sa tendresse pour cette femme indomptée, en véritable Robin-des-mers.

En fait, le « véritable partenaire » de Pélagie, selon Irina Bădescu, est le vieux Bélonie, avec lequel notre héroïne forme le couple fondateur, où l'on réserve à la femme la partition de l'action et à l'homme celle de la parole.

*
* * *

L'exégèse a remarqué le travail de déconstruction/reconstruction entrepris par Antonine Maillet dans ce roman, qui contredit l'image romantique des Acadiens, telle qu'elle avait été lancée par Longfellow, et qui substitue aux vers « proprets » du poète « une explosion de discours, mélange de français contemporain, d'images populaires, de mots anciens et de propos crus d'exilés », instaurant ainsi un auteur collectif.

Tout en reconstituant l'exode de ses ancêtres vers la terre natale, l'auteure crée « une épopée de la remémoration et de la parole », qui met ensemble « des projections de la mémoire et de l'imaginaire collectifs, des fragments du vaste moi collectif » : de cette manière elle « corrige enfin l'histoire officielle, en mettant en scène des témoins de ce qui deviendra l'histoire, en démystifiant le rôle des notables, et en révélant des pages peu connues de l'histoire des déportés, comme les contacts avec les esclaves noirs et les insurgés américains, engagés eux aussi dans une lutte contre l'oppression. Elle s'ingénie aussi à mettre côte à côte les bribes d'histoire, les fabulations des descendants de la charrette et les contes populaires insérés en abyme dans le récit afin de brouiller les frontières entre histoire officielle, mythe et histoire populaire ». ¹⁸

Abstract

The XVIIIth century witnessed a most tragic event in the history of Canada: the so-called *Grand Déménagement* of the French origin population, settled in the province of Acadie by the English army, as a consequence of the Utrecht treaty (1713). Published in 1979, the novel *Pélagie-la-Charette* (Prix Goncourt), written by the well-known author Antonine Maillet is based on this particular event of real history, but is mixed up with fiction. This article deals with the *realistic* versus *symbolical dimension* of Antonine Maillet's text, which tells the story of an exode: *les Acadiens* struggling to come back, from all over the continent, to their native land.

¹⁸ *DOLQ*, tome VI, p.622).